

Toutes les dispositions étant faites, l'armée eut ordre de se mettre en marche. Elle était composée de cent trente soldats, de sept cents Canadiens et de deux cents sauvages, la plupart Iroquois du Sault St. Louis et Hurons de Lorette. Elle fut partagée en trois corps : le gouverneur partit de Québec, le 9 Juillet, à la tête du premier, ayant avec lui le baron de BÉKAN-COUR, et son frère, le chevalier de VILLEBON. Il arriva le 21 à Montréal, où les deux autres corps, commandés par MM. d'Orvilliers et DUGUE', le joignirent, quelques jours après. Toutes ces troupes s'embarquèrent le 26 ou le 27, et le 1er Août, M. de la Barre apprit par des voies qui ne pouvaient pas être suspectes, que les cantons d'Onnontagué, d'Onneyouth et de Goyogouin avaient obligé celui de Tsonnonthouan à les prendre pour médiateurs entre lui et les Français, et demandaient le sieur LEMOYNE, qu'ils connaissaient et estimaient, pour négocier cette importante affaire.

Le général reçut, en même temps, une lettre d'Onnontagué, dans laquelle on lui mandait que la guerre qu'on se disposait à porter chez les Tsonnonthouans, ne leur ferait pas beaucoup de mal, parce que ces sauvages s'étaient mis en lieu de sûreté, avec toutes leurs provisions, et qu'elle aurait l'effet de réunir toute la nation iroquoise contre les Français ; mais que si on voulait se contenter d'une satisfaction de la part du canton de Tsonnonthouan, on le trouverait disposé à la donner, les chefs ayant fait dire que si l'on voulait oublier le passé, ils cesseraient toute hostilité, non seulement contre les Français, mais encore contre leurs alliés ; qu'au reste, s'ils faisaient ces avances, ce n'était pas qu'ils eussent rien à craindre, puisque le gouverneur de la Nouvelle-York leur avait fait offrir quatre cents cavaliers et autant d'hommes de pied, s'ils voulaient soutenir la guerre.

Si le colonel Dongan s'en était tenu là, M. de la Barre aurait pu se trouver dans un grand embarras, et la colonie française dans un grand danger : mais il voulut faire payer trop cher le secours qu'il offrait, et le prit sur un ton trop haut avec une nation fière, pour qui l'indépendance était le premier des biens. Ce gouverneur avait commencé par faire arborer les armes du duc d'York dans tout le pays des Iroquois ; il avait envoyé ensuite défendre aux Cantons, de la part de ce prince, qu'il qualifiait de leur souverain, de traiter avec les Français sans sa participation : enfin il dépêcha à Onnontagué un nommé ARNOLD, ou ARNAUD, comme l'appelle Charlevoix, avec ordre de proposer à ce canton, et par son entremise, aux quatre autres, de profiter du secours qu'il voulait bien leur donner, pour se délivrer, une bonne fois, de la tyrannie des Français.

Cette commission, donnée imprudemment, fut exécutée avec maladresse. Arnaud débuta par parler en maître aux Onnon-